

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nos voisins d'outre-Manche, qui n'aiment pas les demi-mesures et interprètent les modes à leur façon, portent en ce moment des robes complètement rouges. Espérons que l'anglomanie dont nous sommes possédés en France ne nous poussera pas jusque-là !...

Les Parisiennes, elles, n'en sont encore qu'aux garnitures mélangées de rouge, et c'est assez ; d'ailleurs, les tissus de la saison ne comportent pas cette nuance, en un du moins : grenadines, linons, toiles, etc., on ne sort pas de là. Nous devons avouer pourtant qu'on nous a montré de superbes percales rouges, destinées à des garnitures de jupons.

Le jupon de percale est un point fort important de la mode actuelle, par cette raison bien simple qu'une polonaise supporte plusieurs changements de jupons. Lorsqu'on habite la campagne, rien n'empêche de faire cette économie. Supposons la polonaise grise, écrue, bleu marine, d'une nuance unie dans tous les cas, on peut choisir alors quelques-uns de ces charmants jupons de percale rayée, dans toutes les couleurs, garnis de plissés mélangés de noir, dont les dispositions sont si heureuses cette année. Voilà un costume très-frais, d'une combinaison facile, peu coûteuse et que l'on peut rehausser de nœuds de velours noir ou de ruban assorti à chaque jupon. — Quand nous songeons à ces jolis costumes de linon qui ne coûtent pas moins de cinq cents francs, nous supposons bien que toutes les bourses ne peuvent pas y atteindre et qu'alors il est bon de pouvoir reporter son choix sur les autres.

Ce qui enchérit autant ces riches toilettes de linon, c'est que d'abord on les établit sur un « fond » de faille ou de taffetas, avec garniture de belles broderies. Exemple : Jupon de faille bleu marine entouré de plissés de linon assorti ; tunique princesse, en linon, à manches de soie, avec garniture de broderies blanches sur linon bleu et flots de ruban. L'aspect de ce costume est d'une grande simplicité, mais la voie est ruineuse, il ne faut pas se le dissimuler.

Les plissés continuent d'être comptés parmi les plus charmantes

garnitures de ce qu'on appelle d'une façon générale « le costume de toile » et qui comporte toutes les cotonnades du monde. Ces plissés sont exécutés soit avec des unis, soit avec des rayures ; souvent les deux éléments sont réunis : on obtient alors de gracieuses combinaisons. La dentelle de Mirecourt, autrement dite « torchon », s'emploie beaucoup pour ce genre de costume, et souvent on l'allie aux plissés. La broderie anglaise est abandon-

née presque exclusivement à l'habillement des enfants. La broderie pleine (plumetis, point d'arme, passé, etc.), teintée de plusieurs nuances, constitue, avec le mélange de valenciennes, la garniture la plus élégante, ainsi que nous l'avons fait comprendre par la toilette décrite ci-dessus.

Le petit mantelet-fichu complète généralement l'ensemble des costumes de la saison ; c'est le vêtement parisien par excellence et toutes les femmes le portent. Léger, point embarrassant, il est arrêté derrière par une ceinture fixée à la taille et les deux pointes sont nouées devant. Cachemire, étoffe pareille au costume, grenadine, dentelle, tout lui convient.

Le gilet blanc, assez bien accueilli, nous semble important à mentionner de nouveau, car il y a toujours des amateurs pour ce genre de vêtement. On le fait à châle et croisé, avec deux rangs de boutons de nacre. Grâce au veston avec lequel il est porté, une femme ainsi parée possède une sorte d'aspect masculin qui ne manque pas de crânerie ; cela surtout avec certain

chapeau rond à petits bords et que nous serions tentée d'appeler « melon ». Ajoutons qu'il faut être très-jeune pour pouvoir se permettre une pareille mise.

De tous les côtés on nous écrit pour avoir des renseignements sur le costume de voyage. Il nous semble bien difficile, pour ne pas dire impossible, de répondre catégoriquement à cette demande. Comment, en effet, avec les éléments si divers que nous offre la mode actuelle, pouvoir établir un type exact et donner une juste mesure pour chaque personne ?



P. N° 318. — CHAPEAU Cloche.

D'abord il n'y a plus de robe de voyage proprement dite : les voyages sont assez rapides aujourd'hui pour qu'on n'ait pas la crainte de perdre un costume frais pendant la route. On s'habille donc comme pour une promenade ordinaire, avec des vêtements simples, sombres toutefois de préférence. Dans tous les cas, le linge est préférable à la toile, même s'il fait chaud ; le mauvais temps peut vous surprendre, et rien n'est plus triste que la toile qui, ayant perdu son apprêt, tombe flasque et fripée.

La saison des départs a amené une foule de cache-poussière, de *duster-coats*, etc., qui constituent à eux seuls le véritable costume de voyage. Établis en drap léger ou bel alpaga (gris, écru, etc.), de formes amples et rasant la robe, ils offrent divers aspects. Le plus nouveau modèle se compose d'une longue robe d'ulster, avec de grandes manches terminées en carré ; ces manches sont boutonnées sur le vêtement par une ligne de boutons qui passe près du milieu du dos, sur l'épaule presque au cou, et assez avant sur la poitrine.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 318.

CHAPEAU *Cloche*. — Paillason ondulé à calotte haute et bombée. Passe fuyante doublée de faille rose. Le dessus est entouré d'une guirlande de roses avec feuillage, dont l'extrémité retombe sur le côté du chapeau.

G. N° 644.

TOILETTE DE CASINO. — Costume en faille bleu marine. — Jupons manteau de cour à traîne unie. Le devant, tout drapé, est garni d'un plissé et d'une dentelle crème, surmontée d'une guirlande de roses et de clématite. Une dentelle semblable encadre les côtés, en se rabattant sur le manteau ; deux écharpes garnies de même se croisent sur le tablier ; l'une se fixe sur le côté avec des pans de dentelle, un nœud de faille et un groupe de fleurs pareilles à celles du jupon ; l'autre écharpe se termine dans le bas du jupon sur le côté opposé. — Cuirasse à pointe arrondie devant, lacée derrière, entourée dans le bas d'une dentelle assortie aux autres. Plissé et coulissé en crêpe lisse crème formant « modestie » dans le haut de la cuirasse avec dentelle rabattue. Fleurs sur l'épaule. — Gants de Suède crème sans boutons. — Fleurs en pouff dans les cheveux.

G. N° 652.

TOILETTES DE BAINS DE MER. — 1. Costume en linon écru uni et linon à rayures bleu pâle. — Jupons à traîne, entouré d'un volant à tête deux ou trois fois coulissée. — Tunique toute garnie de franges de fil, divisée devant en deux parties qui sont croisées l'une sur l'autre pour former le tablier ; celle de dessus retombe en pointe sur le côté et se drape un peu en arrière sous un nœud de ruban cardinal. — *Justaucorps* (long corsage très-collant) garni de boutons de nacre et de franges, avec col montant à pattes croisées devant, de la même nuance que le nœud de la tunique. Le bas des manches est entouré d'un double cornet recouvert de rouge, avec un bracelet cloué de boutons de nacre. — Lingerie plissée. — Chapeau *Gainsborough*, en paille marron, orné d'une grande plume écru, avec ruban rouge et petites fleurs rouges de haies.

2. Costume en linon gros bleu et linon bleu pâle. — Jupons à courte traîne, sans garniture. — Moitié de tunique montée à la ceinture du jupon derrière où elle est relevée en pouff. — Polonaise ornée devant et derrière d'un plastron faisant gilet et postillon ; des boutons de nacre suivent les bords du plastron. La polonaise est ouverte sur la tunique ; de la poche, placée sur le côté, s'échappe une écharpe bleu pâle qui recouvre le pouff et va se fixer en un nœud simple au bas, de l'autre côté de la polonaise. Les manches, composées avec les deux nuances de linon, se terminent par un dentelé avec bracelet de ruban assorti à l'écharpe. Colletette et sous-manches en organdi plissé. — Chapeau genre *Pifferaro*, en paillason garni de ruban gros bleu et d'une plume bleu pâle. Rose dans le bas de la calotte et bandeau de roses devant.

G. N° 657.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en faille bleu pâle et foulard broché. — Jupons à traîne, entouré d'un volant à tête bouillonnée et ruchée. Des écharpes garnies de hautes franges et entre-croisées devant viennent par derrière se croiser de nouveau, se tordre et se réunir au bas de la traîne par un nœud. — Cuirasse formant une pointe dans le milieu du dos, avec deux petits soufflets de plissés alternés de dentelle blanche. Le bas des manches est garni de même de plissés et de dentelle avec nœud sur le dessus. — Lingerie de batiste et valenciennes avec nœud jabot devant. — Chapeau de paille à calotte assez haute, garni de ruban crème et d'une rose thé faisant pied derrière à une plume de même nuance qui remonte au sommet.

2. Costume de faille bleu prune. — Jupons à traîne, garni derrière de trois volants superposés. Un tablier en filet crème, orné de dentelés entourés de franges blanches, se relie dans le haut à un drapé de faille, et le tout se perd sur le côté sous des volants. Écharpes de même étoffe partant des hanches pour venir former un large nœud sur le milieu du jupon derrière. — Cuirasse plus longue derrière que devant, où le milieu présente la même disposition de pointe et de plissés observée dans le costume de la première figurine. Plissés et bracelet de ruban avec nœud au bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille anglaise noire, garni de ruban assorti à la robe, noué très-bas derrière et formant des coques dans le haut, avec un bouquet de jasmin. Tour de tête en tulle d'Bruxelles blanc.

Description de la gravure coloriée n° 1338 C.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume de faille marron et limousine de laine et soie à rayures marron. — Jupons à traîne, entouré de deux volants taillés en biais francés, avec un bouillon à tête ruchée. — Polonaise à dos d'habit. Les pans de celui-ci sont entourés de franges pomponnette, avec nœuds de ruban marron au milieu derrière et boutons de même nuance. Franges assorties au bas du tablier ; poche plissée sur le côté et nœuds de ruban. Plissés marron au bas des manches. — Lingerie en organdi festonné. — Chapeau à fond mou en foulard crème formant bavolet, garni sur le dessus de géranium rouge.

2. Costume en toile écru à rayures bleues. — Jupons à traîne, entouré d'un grand volant taillé en biais, lequel se termine par deux plissés en écru. — Tunique drapée en pouff derrière où elle est soutenue par un nœud de ruban bleu. Elle forme un tablier arrondi devant et qui se perd sous la partie précédente. Plissés sur tous les bords. — Corsage à basque toute fendillée derrière, avec petits goussets sur les côtés, garnis de nœuds papillon. Manches en écru terminées par des plissés et un nœud de ruban. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie à passe doublée de bleu et relevée derrière. Écharpe de gaze drapée autour de la calotte en coquillés derrière et plume assortie. — Ombrelle-canne en soie écru, bordée et garnie de bleu.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

PALETOT GENRE LOUIS XV. — Ce vêtement, sans manche, est très-ajusté derrière et droit devant ; il s'en va en fuyant. Une poche est posée sur la pointe du bas du paletot.

Notre patron se compose des cinq pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Dos. — 3° Côté du devant. — 4° Côté du dos. — 5° Poche.

(Voir ce modèle sur notre gravure G. n° 664, fig. 2, publiée dans le texte du 2° numéro de juillet.)

On me demande où commence et où finit la politesse. — La politesse doit commencer toujours et ne finir jamais.

Comtesse de BASSANVILLE.

PLANCHE G. N° 644. — DESCRIPTION, PAGE 338.



TOILETTE DE CASINO

CHRONIQUE MONDAINE

Nos touristes mondains, nos coureurs d'eaux, de villes de plai-sance et de rians paysages, nous permettront de les arrêter par le bras, et de les tenir un instant à la porte entre-bâillée du wagon qui va les emporter, pour leur donner une intéressante information.

Il ne serait pas impossible qu'aux Eaux-Bonnes il y eût bientôt un *skating-rink*, car le docteur Cazenave, qui est le médecin consultant de cette station hydro-minérale, vient de démontrer que ce sport était l'un des auxiliaires les plus efficaces de la thérapie pour triompher de plus d'une affection très-grave. Le *skating à roulettes*, selon lui, combat victorieusement l'anémie et les maladies de poitrine, et son travail appuyé sur l'observation n'a d'autre but, dit-il, que d'appeler l'attention de tout le corps médical sur ce bienheureux moyen d'hygiène, qui met en jeu les forces de l'organisme et qui en modifie puissamment les conditions normales.

Maintenant, nous dirons à nos belles lectrices, ces femmes d'élégance correcte, que, pour toilette sur les bords de la mer, le foulard à petits carreaux bleu marin et blanc sera digne d'être porté par elles. La jupe de cette étoffe sera retenue sur une faille bleu marin unie. Le devant du relevé sera garni de flots de rubans de moyenne largeur bleu marin et bleu ciel, et une dentelle brodée bleu ciel et bleu marin coquillée, faisant un ravissant fouillis, devra compléter le charmant aspect de ce costume. Le corsage sera en étoffe rayée et serré par un tour de taille en faille bleu marin; sur le devant, deux rangs de rubans, bleu marin et bleu ciel, formeront gilet et bretelle et retomberont en flots sur la jupe.

Les robes de lainage blanc seront également portées cet été par des femmes de goût en villégiature. On en fait de charmantes qui sont garnies de dentelles de fil; le devant de la jupe est légèrement drapé; derrière, les relevés, placés un peu plus bas, sont retroussés par des nœuds de nuance caroubier, qui se détachent fort gracieusement sur ces robes.

On annonce l'arrivée du comte Karolyi à Paris. On ajoute que la visite du comte pourrait bien avoir un caractère officiel et sa nomination au poste d'ambassadeur en France n'être pas improbable. Si ces bruits devenaient une réalité, Paris se trouverait dans la situation étrange de regretter le départ du comte Apponyi et de se féliciter de l'arrivée de son successeur.

Ce sont deux hommes distingués à des titres égaux. Le comte Karolyi est de belle taille; sa tenue excellente. Son visage est calme et presque impassible; il est blond et porte toute sa barbe. Il passe, à bon droit, pour une des grandes notoriétés de la diplomatie européenne. Sa jeunesse a été brillante: c'était un des hommes les plus recherchés des salons de Vienne. Après la guerre de Crimée, il fut envoyé à Saint-Petersbourg comme ambassadeur, puis à Berlin, où il est encore.

C'est à Kissingen, il y a quelques années, que nous avons eu l'honneur de le voir. Il était accompagné de ses enfants et de la comtesse sa femme, en qui se réunissent les plus rares qualités de l'esprit. La comtesse Karolyi reçoit à merveille, son aménité est celle du cœur. Elle est jolie, belle, extrêmement belle, élégante et gracieuse.

La société parisienne a été bien péniblement affectée de la mort de M^{lle} de Brigode, fille aînée de M^{me} la baronne de Poilly, issue de son premier mariage.

Les amis et même ceux qui n'étaient point dans les relations de vie intime avec la baronne de Poilly, comprenant sa douleur, — une de celles dont ni le courage ni l'énergie ne triomphent, — se sont empressés, d'un mouvement unanime, de témoigner à cette pauvre mère, à cette femme aimable et bonne, aimée et recher-

chée de tous, la part immense que chacun prenait à son malheur.

M^{lle} de Brigode était douée d'une physionomie heureuse, sur laquelle se reflétaient l'esprit, les grâces et la modestie charmante de son caractère. Elle entraînait à peine dans la vie, où une place éminente lui était marquée, et par les rares qualités qui la distinguaient et par son immense fortune patrimoniale. Sa mère souriait à l'avenir de sa fille, et, en quelques jours, toutes ses joies, ses espérances se sont évanouies.

Pour M^{me} la baronne de Poilly, la perte de sa fille, c'est pour longtemps l'isolement, peut-être pour toujours, et l'éternelle tristesse de l'âme.

Eugène CHAPUS,

LE CÉLIBAT ET LE VEUVAGE

Jusqu'à ce jour nous ne connaissions guère que l'assurance sur la vie, contre l'incendie et contre les risques provenant des transports maritimes surtout. Il était réservé à l'Union américaine de nous prouver que le champ de l'assurance est à peu près illimité et de nous en donner des preuves singulières.

On vient d'y créer l'assurance contre le célibat et le veuvage (*against celibacy and widowhood*). Le siège de la Compagnie est à New-York, mais elle opère dans toute l'étendue des États-Unis.

La considération morale et philosophique sur laquelle se base l'entreprise, c'est que le célibat est un mal, un danger, ou pour employer le vocabulaire technique du prospectus, un sinistre! Nous ne voudrions pas demander l'avis sur ce point des 6 000 personnes qui en France se séparent volontairement ou judiciairement, ni provoquer un vote — un vote au scrutin secret, bien entendu — des six millions de couples mariés dans notre pays. En France, on se marie mal généralement et l'on ne peut juger du mariage qu'avec prévention. Il en est autrement aux États-Unis.

Quoi qu'il en soit, cette compagnie d'assurance contre le célibat s'engage à procurer autant que possible un mari aux filles et veuves et, conséquemment, une femme aux garçons et veufs, moyennant le paiement d'une prime ou annuelle ou payée en une seule fois. Si, par des circonstances imprévues, elle n'a pas pu tenir son engagement, elle résilie la police d'assurance et restitue à l'assuré le capital de ses primes. Nous ignorons comment le taux de la prime est fixé. Il entre tant d'éléments dans l'appréciation du risque (jeunesse, beauté, rang, fortune, esprit), qu'il doit être bien difficile d'arriver sur ce point à une solution satisfaisante. Pourtant, si les mathématiciens du pays ont pu calculer un tarif de primes qui tienne compte de tous ces aléas, ils sont bien près de trouver la quadrature du cercle.

Pour se créer une clientèle, la compagnie a fait placarder ses prospectus par millions jusque dans les moindres hameaux de l'Union: par ce prospectus, elle invite les célibataires veufs ou divorcés des deux sexes qui veulent goûter pour la première fois ou à nouveau le charme du mariage, à lui envoyer *franco*, avec leur photographie, un bulletin contenant les renseignements suivants: nom, prénoms, adresse, âge, profession, revenu, puis indication de leurs prétentions au point de vue des avantages *de toute nature*, fantaisistes ou non, qu'ils voudraient trouver dans le conjoint désiré.

La compagnie enregistre par ordre alphabétique ce bulletin sur son répertoire de comptes courants, et, de cette sorte, elle est en mesure de répondre à toutes les demandes, de satisfaire tous les goûts. Par exemple, un célibataire de New-York désire épouser une jeune fille brune, aux yeux bleus, de dix-huit à vingt ans au plus, ayant reçu une bonne éducation, sachant coudre, broder, repasser, faire la cuisine (avantage fort recherché aux États-Unis). la compagnie ouvre son répertoire et lui remet, avec l'adresse

d'une miss qui habite San-Francisco, une reproduction de sa photographie, parfois colorisée; afin de donner une idée encore plus précise de la personne.

Dans le cas où le parti convient, le célibataire examine s'il peut entreprendre le voyage de trois jours et trois nuits sur le chemin de fer interocéanique qui relie les deux villes. La compagnie tient d'ailleurs à la disposition de ses clients, soit à New-York, soit dans ses agences de province, de vastes salons de conversation où ils peuvent se voir et s'apprécier.

Dans un pays où les mariages se nouent et se dénouent, par consentement commun, avec la même facilité qu'une affaire purement commerciale, une compagnie de cette nature a certainement des éléments de succès qu'elle ne trouverait pas ailleurs. On assure cependant que si elle réalise les hautes destinées auxquelles elle aspire, elle étendra ses opérations sur les deux mondes avec l'intention de travailler ainsi au croisement des races et au bonheur de l'humanité tout entière sous l'égide du mariage. Ainsi soit-il!

L. SPORT.

AUTOUR DU MONDE

On organise en ce moment la SOCIÉTÉ DES VOYAGES D'ÉTUDES AUTOUR DU MONDE. Avez-vous entendu parler de cela?

Il s'agit d'enlever pour dix mois aux agitations de l'existence parisienne, à l'atmosphère capiteuse des boulevards, tous ceux qui ont besoin de se retremper dans l'absence, dans l'étude, dans une longue admiration des splendeurs de la nature, ou tous ceux qui ont besoin de se tremper pour la vie. Les jeunes qui veulent savoir, ... les moins jeunes qui veulent oublier.

Songez donc : faire le tour du monde en quelques mois, à son aise, sur un bâtiment confortable, avec tout ce qui rend l'habitation à bord agréable, tout ce qui transforme ce voyage fatigant en partie de plaisir, et tout ce qui permet l'étude la plus complète et la plus fructueuse. Des cartes, des livres, des entretiens à bord avec des hommes de science, un journal rédigé jour par jour et auquel chaque passager pourra collaborer, de grands salons calmes pour le travail... Et puis, quand on arrive à terre, toutes les recommandations qui ouvrent les portes et permettent de voir non-seulement le pays, mais les habitants.

Rien que de lire l'itinéraire, l'imagination se sent soulevée par des ailes. Lisbonne, les Bermudes, New-York, la Havane, la Martinique, Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Valparaiso, Taïti, Nouméa, Melbourne, Shanghai, Hong-Kong, Canton, Singapour, Batavia, Bombay, Aden, Jérusalem, le Caire, Alexandrie, Naples, Marseille.

Tout cela ouvrant des horizons aux voyageurs, à l'artiste, au savant. Tout cela plein d'aspects nouveaux, de paysages enchantés, d'oiseaux, de fleurs inconnues, de peuples singuliers, d'armes, d'objets d'art, de trésors bizarres.

Vous voyez d'ici le passionné bibelotier ne songeant qu'aux porcelaines, aux soieries lamées, brodées, brochées, — aux idoles à cinq bras, à douze cœurs enfilés, incrustées de pierreries, — aux éventails chinois, aux armes indiennes, aux topazes brésiliennes, aux plumes étincelantes des sauvages.

Et le jeune gommeux qui part pour dire : J'ai été là!... Et le jeune imitateur qui s'embarque pour dire : J'étais avec le petit marquis, le fils du grand banquier... Et le père commerçant qui se rengorge et s'écrie : « Les Tape-à-l'œil, les Fonsac, les La-Tour-Prends-Garde, les Château-Biscuit ont envoyé leurs garçons faire le tour du monde : je devais envoyer le mien... Quand on est dans les affaires!... »

Et le brillant héros de quelque roman parisien, qui se sauve pour échapper au dénouement préparé par trop de péripéties.

Et le jeune écrivain à ses débuts, qui s'envole léger d'argent, riche d'espérance, et qui nous rapportera le *Monde contemporain* pris sur nature.

Et l'Anglais pétri d'amour-propre national, qui ne veut point que pareille expédition se fasse sans lui.

Et le Russe fantaisiste qui, n'ayant pu épouser une soubrette du théâtre Michel, s'est promis de faire trois mille cigarettes entre le ciel et l'eau.

Et le chasseur enragé qui veut chasser les mouettes et les pingouins sur mer, les tigres aux Indes, — l'ennui partout.

Et le viveur qui veut faire des économies. — On ne demande que vingt mille francs pour exécuter en dix mois ce prodigieux voyage.

Faut-il parler et des curieux qui veulent voir de près les couronnes blanches des noires filles de Taïti, et des collectionneurs, des botanistes, des marchands qui gagneront mille pour cent à s'être éloignés bravement, et des ingénieurs, des chercheurs de tout ordre et de tout pays?...

Enfin ne pensez-vous pas que ce bâtiment, qui ne veut accepter que cinquante passagers, sera dix fois trop petit s'il accueille tous ceux qui se présentent?

D'abord construit dans le but d'emmener des jeunes gens à la fin de leurs études, il emportera tant de cœurs vaillants, tant de brillantes et hardies intelligences, qu'en le voyant fendre les flots nous pourrions lui crier : « Hurrah! va! navire, va porter partout les chères couleurs françaises et apprendre une fois de plus au monde que les grandes et fécondes idées viennent toujours de la France! »

V. P.

THÉÂTRES

THÉÂTRE D'ENGHEN. — La plupart des scènes parisiennes ayant jugé à propos de fermer leurs portes, la critique à son tour est bien forcée d'émigrer et de prendre son bien où elle le trouve. C'est ce qui nous amène à parler d'une intéressante représentation donnée, l'autre soir, au théâtre d'Enghien devant un public tout à fait choisi.

Le programme se composait de trois opéras-comiques en un acte, interprétés, s'il vous plaît, par ces excellents artistes de l'Opéra-Comique : MM. A. Potel, Barnolt, Davoust et M^{lle} Jeanne Nadaud. M^{lle} Julia Potel, qui se montre digne de son père et promet de devenir une artiste de réelle valeur, affrontait la rampe à côté de cette petite troupe, qu'accompagnait un orchestre très-bien dirigé par M. Ch. Hubans, des Bouffes-Parisiens.

Après les *Deux chasseurs* et la *Laitière*, de Duni, où M^{lle} Nadaud a déployé, dans le rôle de Perrette, toutes les ressources de sa jolie voix, et où MM. Potel et Davoust ont rivalisé de verve comique, — deux œuvres inédites se sont succédé : *Pierrot ténor*, un acte de M. Jules Ruelle, musique de M. Ch. de Lajarte, et *Deux loups de mer*, un acte de M. Delarue, musique de M. Ch. Hubans. Les livrets n'ont rien de bien extraordinaire, mais la musique de l'un et de l'autre est d'une bonne facture ; celle de M. Hubans surtout nous a laissé une agréable impression. Il est vrai que M^{lle} Potel a chanté avec beaucoup de grâce, mêlée d'une émotion pleine d'à-propos, les jolis couplets de Jeannette, et que M. Potel, qui remplissait un double rôle, a dit très-finement un récit de marin tourné en forme de rondeau.

Qu'on ajoute deux ou trois chansonnettes comiques vivement enlevées par M. Barnolt, et l'on comprendra que le public ne se soit point fait faute, la soirée durant, d'applaudir ces aimables artistes.

Robert HYENNE.

PLANCHE G. N° 657. — DESCRIPTION, PAGE 338.



TOILETTES DE PLAGE

Modèles de M^{me} Duboys (rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31.)



1338°

Jules David
A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 66.

Bonnaud
Ad. Goubaud, B. Fils, Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me}. Costadon, r. des Jeuneurs, 25-27 - Lingerie et Broderies de
 la M^{me}. Gessat & Aubry, r. St. Honoré, 332 - Foulards de la Colonie des Indes, r. Rivoli, 114.
 Ceinture Régente de M^{me}. De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12 - Lait Antéphelique de Candiac, 67

Entered at Stationer's Hall.

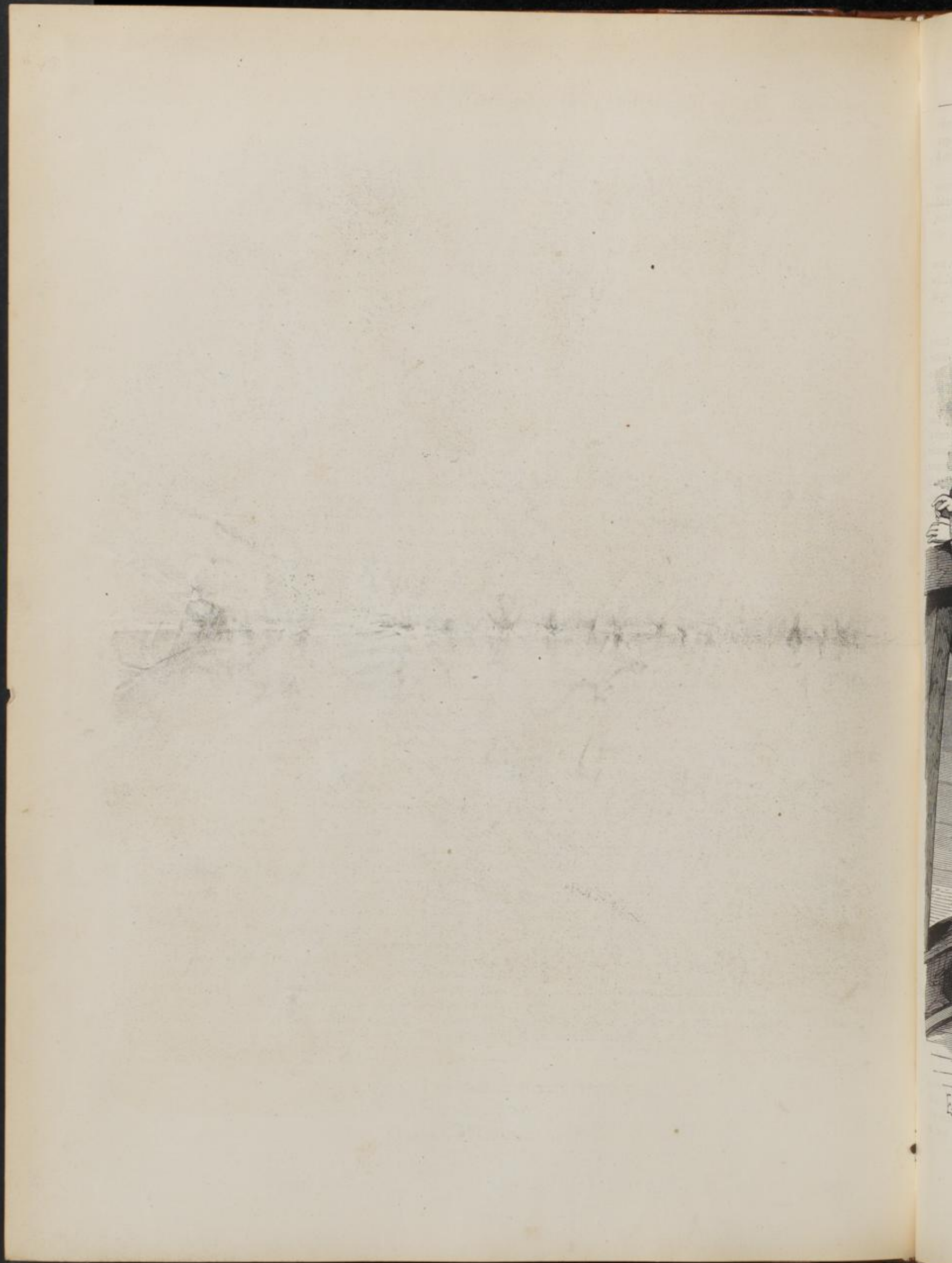


PLANCHE G. N° 652. — DESCRIPTION, PAGE 338.



E. Jhirio

TOILETTES DE BAINS DE MER



LA DÉVOTE DU SOLEIL

(LÉGENDE GUÈBRE. — SUITE.)

Le lendemain, le père du jeune homme fit demander à son voisin le rebelle, comme il l'appelait, s'il pouvait lui accorder un entretien.

Mirza-Agassy, c'était le nom de mon coreligionnaire, répondit avec cette courtoisie calme qui est dans nos habitudes.

Le moullah ne voulut pas se faire accompagner de ses serviteurs chez le Guèbre, afin que sa visite ne s'ébruitât pas dans la ville. Mirza le reçut sur le seuil de sa maison pour lui faire honneur; puis, selon la formule de la politesse persane, il lui dit :

— Comment ta seigneurie a-t-elle la pensée miséricordieuse de visiter cet humble logis ?

Le moullah s'empressa de répondre :

— Comment as-tu daigné venir au-devant de ton esclave ?

— Tu es ici chez toi et tous les miens sont à tes ordres.

Et comme le moullah se défendait contre tant de civilités, Mirza-Agassy quitta ses chaussures pour introduire son hôte dans une salle où les hommes de sa famille étaient réunis; mais son visiteur lui fit comprendre qu'il sollicitait de sa bonne grâce un entretien particulier.

Alors le Guèbre le fit entrer dans un cabinet orné de tapis et de divans, après que le moullah se fut également déchaussé. Là, Mirza borna le cérémonial à offrir le haut bout de la pièce à son hôte.

Mirza était extrêmement surpris de la démarche du père d'Hadjy, mais il n'en fit rien paraître. Il attendit poliment que celui-ci lui fit part de ses intentions.

Le moullah commença par vanter la sagesse et la prudence de son hôte et par lui prédire toutes sortes de bonheur. Il lui rappela que leurs pères avaient été liés autrefois d'une étroite amitié, quand tous deux servaient le même autel et veillaient à l'entretien des mêmes feux.

— Alors, ajouta-t-il, ton père espérait pour toi, Mirza-Agassy, de hautes destinées. Il disait que tu possédais le génie de la lumière. Il ne s'est pas trompé; il dépendrait de toi d'être un des grands du royaume.

Mirza répondit humblement qu'il se sentait incapable de réaliser l'horoscope paternel, ce qui satisfit médiocrement le moullah. Son interlocuteur était avare de paroles et paraissait toujours attendre qu'il expliquât le but de sa visite. Il fallait s'exécuter. Le père d'Hadjy le fit de bonne grâce, prétendant qu'il voulait renouer d'anciennes relations amicales interrompues par les dissensions religieuses.

— Nos discordes auront un terme, continua-t-il. Nous devrions nous unir pour repousser nos ennemis. A quoi bon affecter une

obstination rigide qui ne peut que nous nuire et retarder notre triomphe? Que nous demande-t-on d'ailleurs? de sauver les apparences. Les Arabes nos maîtres sont peu exigeants. Courbons la tête aujourd'hui; nous la relèverons demain.

Mirza-Agassy gardait le silence et commençait à embarrasser son hôte beaucoup plus que s'il fût entré en discussion avec lui. Enfin, par courtoisie, il laissa tomber ces mots de ses lèvres, comme s'ils lui eussent été arrachés par la torture :

— Nous n'avons pas la même manière de voir, Giaffir.

— Cependant nous sommes tous deux d'une race noble, nous faisons partie du même peuple et de la même communauté. Nos intérêts sont semblables; semblables aussi nos croyances, à part quelques différences insignifiantes.

— Dis qu'elles l'étaient autrefois, fit observer Mirza.

— J'aime mieux espérer qu'elles le seront. Tu as de fausses idées sur tes devoirs, Mirza. Le premier de tous, c'est de résister aux conquérants qui, sous prétexte de religion, veulent détruire notre puissance. Il s'agit de conserver notre grandeur et notre prestige. Le peuple est habitué à nous croire et à nous obéir. Il nous suivra où nous voudrons le mener. Sois des nôtres, car nous sommes de cœur avec toi et les tiens, Mirza-Agassy. Les mots et les protestations ne signifient plus rien; il faut pour cimenter notre accord des preuves plus positives. Eh bien! je te propose d'unir nos deux familles. Mon fils Hadjy aime ta fille Zélidah qu'il a vue, grâce au hasard, sans son voile. Accorde-la lui pour épouse. Elle sera heureuse. Moi j'aurai acquis un ami et un allié de plus. J'ai dit.

Mirza-Agassy s'inclina gravement et répondit :

— Ce serait un grand honneur pour moi, Giaffir, de nommer ton fils mon gendre.

— Alors tu acceptes ?

— Cela dépend de toi, vénérable moullah.

— Sois tranquille, dit en souriant le visiteur, la dot de ta fille sera de quarante tomans, somme honorable, n'est-ce pas? Que la mère de Zélidah ferme seulement les yeux pendant un mois sur le *jeu du fiancé* de mon fils Hadjy, qu'elle lui permette ainsi d'entrer dans ta maison et de voir librement sa future épouse, en attendant les fêtes du mariage!

— Tout cela est possible, répliqua le Guèbre, mais tu dois auparavant, mon hôte, remplir une formalité indispensable.

— Laquelle? demanda le moullah surpris.

— Va prendre ton plus beau cheval, choisis tes plus fidèles serviteurs et dispose-toi à partir avec moi.

— Où irons-nous? Il est bien tard aujourd'hui pour se mettre en route, fit observer le moullah, qui se souciait peu de se montrer en public avec le Guèbre tant que celui-ci n'aurait pas reconnu que Dieu seul était Dieu et que Mohammed était son prophète. Où irons-nous? répéta-t-il.

— A vingt verstes seulement de la ville, au temple d'Atesh-Gah.

— Au temple! s'écria le moullah effrayé, et pourquoi faire?

— Pour y adorer le Dieu du feu et de la lumière, pour y répéter les hymnes que prescrivent nos livres sacrés.

— Tu veux donc ma perte et la tienne, vieillard aveugle et obstiné!

— Je veux que tu commences par rendre hommage à mon Dieu qui fut ton Dieu, avant de me soumettre à celui de nos conquérants.

Le moullah se leva.

— Insensé, tu périras par ta faute! N'as-tu donc pas connaissance de la nouvelle loi qui te frappe, toi et tous les Guèbres?

— Je vis paisible, suivant nos coutumes, Giaffir.

— Eh bien, sache donc le sort qui t'est réservé si tu persistes dans ta sottise rigide. Tu es riche encore, et crois pouvoir attendre patiemment des temps meilleurs. Détrompe-toi. Ta richesse sera enlevée à tes enfants. Un de tes proches, Baba-Taher, vient de

reconnaître l'islam. C'est lui qui héritera de tous tes biens au préjudice de tes fils. La belle Zélidah, ta fille, ne trouvera pas un mari dès que la nouvelle loi sera proclamée.

— Peu m'importe ! répliqua Mirza-Agassy. Ma foi n'est pas à vendre, mon âme n'est pas un bazar. Je ne puis faire pour toi ce que tu refuses de faire pour moi. Tu tiens à ton nouveau Dieu ; permets à ton hôte de garder le sien.

Le moullah devint rouge de colère ; son orgueil s'irritait de s'être abaissé sans succès à supplier un méprisable Guèbre.

— Prends garde ! s'écria-t-il ; si tu ne veux pas être mon ami, je serai forcé de te considérer comme mon ennemi.

— Je n'ai de haine pour personne, protesta humblement le Guèbre, pas même pour nos persécuteurs.

— Mais, malheureux, reprit Giaffir, les tiens sont détestés et honnis, exposés aux avanies et aux affronts, désarmés contre le vol et l'outrage ! Tu trouverais un défenseur inespéré dans mon fils, grâce à cette passion soudaine et indomptable que les yeux de Zélidah ont allumée dans son cœur. Je n'ose lui apprendre ton refus, car sa colère sera terrible. Tu n'ignores pas que c'est mon fils unique et que je mourrais de son désespoir. Si tu lui refuses le bonheur, comment pourrai-je te pardonner ?

— Vous pouvez tous deux vous venger de moi sans danger. Tu sais que notre religion nous défend d'user de violence.

La douceur inaltérable de Mirza-Agassy exaspéra le moullah, qui s'éleva avec précipitation ; mais au moment de franchir le seuil de la maison, il vit Zélidah qui venait au-devant de son père.

Elle lui parut si radieuse dans sa pureté candide, qu'il s'émut et se tourna vers son hôte.

— Mirza, lui dit-il avec un tremblement dans la voix, ne sois pas inexorable. Cède à ma prière ; si ce n'est pour toi-même, si ce n'est pour mon fils, que ce soit pour elle. Ne laisse pas l'espérance de sa jeunesse se faner et se flétrir ! Ne la sacrifie pas à ton absurde fidélité pour le vieux culte de Zoroastre ! Interroge-la, écoute-la ! Sache si elle préfère la ruine, la misère, à un riant avenir de richesse et d'amour.

Zélidah rougit d'indignation et ne laissa pas au vieillard le temps de répondre.

— De quel droit cet homme vous adresse-t-il cette insolente question ? demanda-t-elle avec une sorte de fierté méprisante.

— Le moullah est le père de Hadjy et Hadjy veut t'épouser, répondit le Guèbre avec calme.

La jeune fille devint pâle comme une morte et se jeta dans les bras du persi, comme si elle eût senti le besoin d'un protecteur. Puis se sentant plus rassurée ou plus forte, elle regarda le moullah en face :

— Mon père n'avait qu'une réponse à te faire, dit-elle : je suis et je mourrai Guèbre comme lui.

— Sois donc maudite et misérable comme lui ! s'écria avec fureur l'orgueilleux Persan, en quittant la maison.

Hadjy faillit perdre la raison quand le moullah lui apprit l'insuccès de sa démarche. Il se livra à des transports de rage, et des projets de rapt traversèrent son esprit. Un jour, avec la mobilité de sentiment particulière aux amoureux, il prétendit que la jeune fille ne pouvait partager les idées de son père. Il jura de s'en faire aimer et de l'obtenir pour femme malgré tout.

Le moullah lui conseilla cependant la prudence. Le moment n'était-il pas très-mal choisi pour s'allier à une famille d'infidèles ? Hadjy resta intraitable. Il voulait absolument revoir Zélidah et se croyait sûr de vaincre sa résistance.

Il n'avait plus l'espoir de la rejoindre sur la terrasse, mais il pénétra hardiment dans la maison, comme s'il eût été accepté par la famille en qualité de fiancé.

Ce ne fut pas par la porte, comme vous le pensez, mais il ne s'arrêta pas à cet obstacle. D'après nos coutumes, un fiancé a le droit d'escalader les murs, de passer par les fenêtres, de prendre

tous les chemins en un mot pour pénétrer jusqu'à sa future, excepté celui qui serait le plus naturel. Il se dirigea donc vers la chambre de Zélidah, craignant seulement d'y reconstruire une autre femme de la maison. Cela aurait dérangé tous ses plans, quoiqu'il fût arrivé à cet état d'exaltation qui dédaigne ou supprime tout obstacle.

La chambre était ouverte et vide.

Il se sentit légèrement troublé ; si quelqu'un entra avant la jeune fille, il pouvait être pris pour un voleur. Au moment où il faisait cette réflexion, il entendit un bruit de pas légers et traînants. Des babouches de femme battaient le sol en cadence, des voix douces se répondaient en se rapprochant. Malgré sa résolution, il eut envie de fuir. Il s'avança vers la porte. Hélas ! il était trop tard. Hadjy faillit se heurter à deux femmes enveloppées de leurs voiles ; il recula vivement et se dissimula derrière un grand tapis qui séparait la chambre en deux ; il s'affaissa sur un large divan qui servait sans doute de lit à la jeune fille, dont il entendit aussitôt la douce voix résonner à son oreille.

— Ne torturez pas mon cœur, dit-elle ; que je l'aime ou que je ne l'aime pas, qu'importe ! Je suis la fille de Mirza-Agassy et je connais mon devoir.

Le jeune homme frissonna. Était-ce de lui qu'il s'agissait, ou bien proposait-on à Zélidah un autre fiancé ? Il faillit pousser un cri de rage, mais il se contint. La mère de sa bien-aimée répliqua :

— Chère enfant, c'est de ton bonheur que je veux te parler. Il est beau, jeune et puissant ; il t'aime et tu dois être fière de son choix. Vous êtes séparés par vos croyances ; mais pour nous autres femmes, nous aimons avant de croire, nous sentons au lieu de raisonner. Si je parlais à un de tes frères, je lui dirais : Sois fort ! A toi, je pardonnerai d'être faible.

— Ah ! ne me tourmente pas davantage, dit la jeune Guèbre avec un accent de douleur qui frappa Hadjy. Si je l'aimais, je serais bien à plaindre.

La mère n'insista pas et quitta sa fille en poussant un profond soupir, tandis que l'amoureux, tremblant moitié de crainte et moitié de bonheur, se demandait s'il oserait aborder celle qu'il considérait comme sa fiancée ; mais il la vit revenir si triste et si pensive, qu'il ne put se contraindre plus longtemps et, au risque de l'effrayer, il se précipita vers elle.

— O ma bien-aimée Zélidah, lui dit-il avec un transport passionné, je t'ai entendue ! Ce que ta mère n'a pu comprendre, ce que tu as eu la force de lui cacher, je l'ai deviné...

— Ton action est indigne d'un homme loyal, s'écria-t-elle d'une voix indignée où perçait cependant un certain intérêt pour l'audacieux qui la surprenait.

— Non, répliqua Hadjy, je fais mon devoir comme tu prétends faire le tien. Je veux te sauver, malgré toi s'il le faut.

— Je ne te demande rien, dit Zélidah d'un air plein d'indifférence.

— Mais si je t'abandonnais, chère et aveugle fille, que deviendrais-tu ? Les familles guèbres sont menacées par nos maîtres qui veulent les anéantir.

— Je ne te crois pas. Tu cherches à m'effrayer. Tu as une étrange façon d'aimer une femme et de vouloir t'en faire aimer.

— Oh ! reprit le fils du moullah, tu sais bien que mon âme t'appartient et que je ne suis plus le maître de ma volonté. Tu es la magicienne qui m'a ensorcelé et tu me changeras, à ton caprice, en héros ou en lâche. Je te défendrai jusqu'à mon dernier souffle et nul ne touchera à un de tes cheveux avant d'avoir marché sur mon corps. Me prends-tu donc pour un menteur, Zélidah ?

— Non, dit-elle, je ne doute plus de ton amour, Hadjy ; mais il faut l'oublier, ou nous serons malheureux tous deux.

— Jamais ! jamais ! Je veux te servir comme un esclave, mais je ne pourrai veiller sur toi à toute heure que si tu deviens ma femme. Et alors, tu adoreras, si tu veux, le soleil et les astres en

secret. Je n'en exige pas davantage. D'ailleurs, tu seras bien forcée d'agir avec mystère, lorsque votre dernier sanctuaire, le temple d'Atesh-Gah, sera détruit.

— S'il en était ainsi, les dernières Guèbres s'enseveliraient sous ses ruines.

— Fille entêtée ! tu te plais à me désespérer, mais je ne t'écoute plus. Mon parti est pris. Je vais m'occuper de ton salut. A demain !

— Je ne te comprends pas, Hadjy.

— Tiens-toi prête, si tu m'aimes. Demain tu me reverras.

Il la quitta aussitôt, la laissant beaucoup plus troublée et émue qu'il ne le croyait.

Emmanuel GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

PORTRAITS D'ENFANTS

IV

Notre quatrième portrait se composera de deux portraits. Nous allons faire ce qu'on faisait autrefois dans les écoles primaires, nous allons mettre ensemble les filles et les garçons, ou, pour mieux dire, un garçon et une fille. Mais le point singulier de cette alliance, c'est que celui de mes deux petits acteurs qui joue dans les deux scènes, celui qui a treize ans dans la première et quarante ans dans la seconde, celui qui est l'enfant dans l'une et le père dans l'autre, a été un écrivain fort connu, dont le nom est certes parvenu jusqu'à vous, et qui a été, dans le genre de littérature destinée à l'enfance, l'élève de Berquin et le précurseur de notre cher et spirituel Hetzel... c'est M. Bouilly.

Resté seul tout enfant avec sa mère veuve, puis remariée, M. Bouilly trouva un père dans son beau-père. Arrivé à l'adolescence, il éprouva un sentiment à la fois naturel et singulier. Son nom de Bouilly commença à l'ennuyer. Les plaisanteries de ses camarades de classe lui avaient appris que ce nom prêtait à rire ; il avait plus d'une fois été forcé de se battre parce qu'on se moquait de son nom, et la vanité lui poussant au cœur en même temps que le duvet au menton le faisait rougir tout bas de ce nom comme d'un ridicule. Il alla donc trouver son beau-père, et avec ce mélange de diplomatie et de câlinerie qui est très-familier aux enfants, il lui demanda, en l'embrassant, la permission de s'appeler désormais Bourgoïn comme lui. Le beau-père le regarda entre les deux yeux :

— Eh ! pourquoi veux-tu t'appeler Bourgoïn ?

— Pour m'appeler comme vous.

— Ah ! répondit le beau-père, rien que pour cela ! rien que par affection ?

— Oui ! répliqua l'enfant en balbutiant un peu.

— Allons, mon petit Nicolas, dit le beau-père, je vois avec plaisir que tu ne sais pas mentir, même quand la vérité n'est pas claire pour toi... Je vais donc te dire ce que tu ne t'es pas dit à toi-même. Tu veux t'appeler Bourgoïn, parce que tu es embarrassé de t'appeler Bouilly. Eh bien, mon enfant, écoute-moi. Un honnête homme ne quitte jamais le nom de son père, et quand ce nom semble un peu ridicule, on n'a qu'une ressource, c'est de le rendre célèbre, si l'on peut ; honorable et honoré, on le peut toujours. D'ailleurs un nom est ce qu'on le fait. Celui qui le porte le transforme à son image. Quand Racine, Boileau, Corneille et La Fontaine étaient obscurs, leur nom était certes tout aussi vulgaire que le tien ; après leur gloire, il devint rayonnant comme eux. Te le dirai-je ? Parfois la bizarrerie de votre nom vous loge dans le souvenir des hommes ; témoin les sobriquets, qui sont comme des clous brillants auxquels vos contemporains, et parfois la postérité, accrochent votre mémoire ; témoin ce

grand peintre vénitien qui a immortalisé le surnom de Tintoretto, petit teinturier. Eh bien, mon petit Nicolas, ou je me trompe fort, ou ton nom de Bouilly t'aidera à être de ceux qu'on remarque. La réputation se compose de toutes sortes de choses. Si ton père ne t'avait pas donné ce nom-là, je ne te dirais pas de le prendre, mais tu l'as, garde-le ; et si tu sais t'en servir, il te servira.

Le brave homme avait vu juste. Pas un des ouvrages de M. Bouilly qui, en paraissant, n'éveillât des plaisanteries qu'il tournait à son avantage, par sa bonne humeur à y répondre ou sa bonne grâce à les accepter. Son nom et lui ne firent bientôt qu'un ; on trouva qu'ils se ressemblaient, c'est-à-dire qu'ils rappelaient tous deux quelque chose de sain, de bon et de tendre ; son nom fit partie de sa réputation de sensibilité. Mais voici qui est plus curieux. Le hasard lui donna pour contemporain et pour collaborateur M. Pain. Ils composèrent ensemble une comédie mêlée de vaudevilles, qui eut cinq cents représentations : *Fanchon la Vieilleuse*. L'année suivante, M. Pain fit jouer un vaudeville signé de lui seul et qui n'obtint qu'un médiocre succès. — Ha ! dit-on, on voit bien que c'est du Pain tout sec, il n'y a pas de Bouilly là-dedans.

M. Bouilly eut un rare bonheur dans sa vie littéraire, c'est d'avoir deux réputations. Ces deux réputations s'ajoutèrent si heureusement l'une à l'autre, que la seconde commença quand la première finissait, de sorte que cette arrière-saison, si cruelle pour les artistes, la saison de la décadence, ne fut pour lui qu'une transformation de talent et un changement de succès. Auteur dramatique fort applaudi jusqu'à quarante-cinq ans, il devint alors conteur populaire. Conteur, grâce à qui ! Grâce à sa fille.

Si le très-court récit que je vais faire méritait un titre, je l'intitulerais : « De l'avantage pour une fille d'avoir pour père un auteur dramatique, et de l'avantage pour un père auteur dramatique d'avoir une fille qui ne veut pas apprendre l'orthographe ! Vous voyez que nous voilà ramenés à l'éducation. M. Bouilly eut une fille charmante d'esprit, d'intelligence, de vivacité ; mais, arrivée à douze ans, elle ne savait pas l'orthographe et ne voulait pas l'apprendre.

On avait pourtant employé pour l'instruire tous les moyens et tous les professeurs des deux sexes. Le maître d'école y avait échoué ; après le maître, une maîtresse ; après la maîtresse, le curé ; après le curé, une sœur ; sans compter, bien entendu, la mère et la grand-mère. Enfin, un jour, le père s'écria : « J'ai le moyen !... » Il la fit donc venir un matin dans son cabinet et lui dit : « Mets-toi là et écris. » Elle savait écrire. Toute fière, elle s'assied devant son pupitre ; le père commence à lui dicter l'histoire d'un sansonnet. Le père inventa mille détails amusants ou intéressants sur le caractère, sur le naturel de cet oiseau ; il en dicta à sa fille de quoi remplir deux pages. Enfin le voilà arrivé au moment où l'histoire commence ; la petite fille est tout oreilles, mais le père s'arrêtant brusquement : « Je continuerai quand tu m'apporteras ces deux pages recopiées, et sans une seule faute d'orthographe ? » Qui fut stupéfaite ? Qui fut désappointée ? je vous le demande. Comme M^{lle} Flavie, — elle s'appelait Flavie, — était habituée à ce qu'on fit toutes ses volontés, elle pria, elle pleura, elle trépigna, puis elle se calma, attendu que les enfants se calment toujours quand les parents restent calmes, et son père lui ayant permis de demander des conseils pour son travail, la voilà consultant sa mère, le dictionnaire, allant même frapper à la porte de sa vieille tante, et arrivant enfin, après trois jours d'études, avec deux pages irréprochables comme écriture et comme orthographe.

« Bravo ! dit le père, continuons ! » Les efforts de sa fille l'avaient touché. Son succès personnel l'avait flatté, si bien que, son imagination se montant, il inventa, il improvisa une histoire très-piquante ; et la petite fille, tout en écrivant, riait aux éclats.

Mais tout à coup, au moment le plus intéressant, le narrateur s'arrête.

— Va donc! père! va donc!... la fin!... la fin!

— La fin, répondit froidement le père, je te la dirai quand tu m'auras recopié sans faute ces quatre nouvelles pages.

— Père! père! je t'en supplie, dis-moi la fin!

— Non!

— Je te promets que j'apprendrai par cœur quatre pages de grammaire.

— Non!

— Je prendrai des leçons tous les jours.

— Non, je ne te dirai pas la fin avant que tu m'apportes cette seconde dictée sans faute; d'abord, je serais bien embarrassé de te la dire aujourd'hui, attendu que je ne la sais pas encore moi-même. »

Il fallut bien se résigner et se mettre au travail; et comme le père, traitreusement, avait intercalé dans les phrases bon nombre de difficultés grammaticales, il ne fallut pas moins de dix jours pour que la petite fille mit son devoir en règle et fût digne d'entendre le dénoûment. Enfin! l'y voilà! L'histoire s'achève, et avec un tel succès, de telles exclamations de plaisir de la part de l'enfant, que le père lui dit: « Or donc, écoute-moi bien!... Je n'ai plus peur que tu n'apprennes pas l'orthographe; tu as compris que la fille d'un homme de lettres qui ne sait pas sa langue rend son père même ridicule; mais cela ne me suffit pas: tu m'as fait honte; il faut que tu me fasses honneur; il faut que d'ici à deux mois je puisse dire à notre ami le professeur de la Sorbonne, qui se moque toujours de toi: Interrogez donc ma fille!... et que ton interrogatoire soit un triomphe. »

Ainsi arriva-t-il. Mais voici un autre dénoûment bien inattendu, et qui vous expliquera ce long récit dont vous me demandez sans doute compte tout bas.

M. Bouilly était membre d'une société littéraire qui subsiste encore et qui s'appelle la Société philotechnique. Un jour, il raconta à un de ses collègues sa petite invention paternelle.

« Lisez-nous donc un de ces contes à une de nos réunions particulières.

— Y pensez-vous? lire un conte fait pour une petite fille à une assemblée d'hommes graves!

— Ces hommes graves sont des hommes, sont des pères, et d'ailleurs, entre nous!

— Soit donc; mais à vous la responsabilité! »

Trois jours après, la lecture a lieu. Succès complet! Si complet, qu'on demande à l'auteur de lire ces deux contes (il en avait lu deux) à la grande séance annuelle, au Conservatoire.

« Y pensez-vous? s'écrie-t-il. Lire ces enfantillages devant six cents personnes! Entre un fragment de poème épique (on faisait encore des poèmes épiques dans ce temps-là) et une scène de tragédie (on faisait énormément de tragédies dans ce temps-là), une telle disparate... »

— Raison de plus. Le contraste est la meilleure condition de succès. D'ailleurs, nous ne sommes pas plus bêtes que nos six cents auditeurs, et puisque ces deux contes nous ont plu, pour quoi ne leur plairaient-ils pas?

— Soit donc, dit encore l'auteur; mais je vous déclare que ma première phrase sera pour expliquer au public que c'est vous qui l'avez voulu. »

Lecture publique... succès complet!... Attendez, attendez, vous ne devinez pas tout. Le lendemain matin, l'auteur écrivait dans son cabinet; on lui annonce un monsieur qui désire lui parler.

« Son nom? »

— Il dit que monsieur ne le connaît pas.

— Qu'il entre.

— Monsieur, lui dit l'inconnu, vous avez lu hier, à la séance publique du Conservatoire, deux contes charmants

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Il est évident que vous avez dû en écrire d'autres?

— Oui, une demi-douzaine environ.

— Eh bien, monsieur, je suis éditeur, et viens vous les acheter.

— Hein! s'écrie l'auteur, marchant de surprise en surprise, publier de telles babioles! Vous n'y pensez pas!

— J'y pense si bien, que je vous offre 1200 francs de la première édition.

— Jamais! je suis trop honnête homme pour vous laisser faire un tel marché.

— Cela me regarde, répond froidement l'éditeur; je vous réponds que le marché est bon; veuillez y réfléchir, je reviendrai savoir votre réponse. »

Et il sort.

Y réfléchir! il appelle sa femme, il appelle sa fille, il leur raconte... ce conte, bien plus extraordinaire que tous les siens... quand, au bout de deux heures, un nouveau coup de sonnette les fait tressaillir... C'est sans doute l'éditeur impatient qui venait chercher sa réponse? Du tout: c'était un second éditeur qui offre 2600 fr. au lieu de 1200. Concurrence! enchères! et, le soir, le livre était vendu pour 2500 fr. par édition, et sous le titre: *Contes à ma fille*.

Sa fille grandit, et, après les *Contes*, il lui fit deux volumes de *Conseils*. Ce n'est pas tout! Elle se maria; il écrivit pour elle deux autres volumes intitulés: les *Jeunes femmes*. Après les *Jeunes femmes*, les *Jeunes mères*. Après les *Jeunes mères*, sa réputation s'étant encore agrandie, il fut chargé par la famille royale d'écrire pour les deux enfants de la duchesse de Berri, c'est-à-dire pour le comte de Chambord et sa sœur, un recueil qui eut pour titre: *Les Contes aux enfants de France*, et qu'on lui paya 24000 francs. Vous comprenez qu'il eut tous les courtisans pour lecteurs, de façon qu'en quelques années il publia douze volumes, qu'il doubla la fortune de sa fille... grâce à quoi? grâce à ce qu'elle n'avait pas voulu apprendre l'orthographe. Seulement n'allez pas en conclure qu'il faut laisser la grammaire et syntaxe; cela ne rapporterait pas autant à tous les pères, et c'est aux parents de tirer de ce petit récit l'affabulation convenable. Cette affabulation, la voici: c'est que nous ne remercions jamais assez Dieu de nous donner des enfants; car, même en tenant compte du désespoir que nous causent leurs maladies, et parfois même, hélas! leur perte, leurs insuccès, et plus encore leurs défauts, ils n'en restent pas moins la plus pure et la plus féconde des joies de ce monde. Oui, nous trouvons tout en eux, si nous savons tirer d'eux tout ce qu'ils peuvent nous donner; nous y trouvons plaisir, consolations, enseignements, perfectionnement, et comme le prouve l'exemple de M. Bouilly, lors même que nous travaillons pour eux, nous nous trouvons bien souvent travailler pour nous-mêmes et pour les autres.

E. LEGOUVE.

L'ESPRIT DES BÊTES

Leibniz assurait, en 1715, qu'il avait vu à Zeitz un chien qui prononçait trente mots. En 1720, on montra, à Berlin, un chien qui en prononçait soixante!

Maintenant, voici qu'un sportman anglais affirme que le cheval témoigne fréquemment qu'il comprend le langage des hommes.

Ce gentleman possède une jument qui ne manque jamais, lorsqu'il demande son chemin en campagne, de prendre d'elle-même la direction que lui indique son maître. Il cite à l'appui une circonstance remarquable. Un jour, dans un carrefour, en présence de dix routes, il en indique une à sa bête et lui dit à haute voix: « Je veux m'arrêter à l'extrémité de cette allée, vas-y; quand tu seras à la grille, arrête-toi. » La-dessus la jument, dont la bride

n'était pas tenue, partit et fit halte exactement à la porte qui lui avait été désignée.

Ce fait est rapporté, avec le plus grand sérieux, par un journal anglais.

L. S.

REVUE DES MAGASINS

La robe blanche en mousseline brodée constitue en ce moment la grande élégance pour les réceptions de campagne et les réunions des villes d'eaux. Aussi n'hésitons-nous pas à indiquer à nos lectrices l'excellente maison GESSAT ET AUBRY (rue Saint-Honoré, 332) comme possédant les plus délicieux assortiments en ce genre.

C'est un rêve que ces mousselines brodées; on en cueillerait volontiers les fleurs au plumetis et les fruits au *passé*! Il y a, dans ces cartons et dans ces vitrines, tous les matériaux voulus pour la toilette la plus complète: robe, mantelet, fichu, chapeau et ombrelle. M^{me} Gessat, en femme intelligente et de bon goût, réussit à merveille toute les combinaisons de ce genre; le taffetas et le ruban de couleur tendre, ainsi que la dentelle, lorsqu'on lui laisse absolument carte blanche, viennent donner le ton et accentuer l'élégance hors ligne de ces toilettes de grande dame.

Mais nous avons vu, entre autres, une alliance merveilleuse de faille crème, de mousseline brodée et de nœuds assortis, avec mélange de ruban rouge — la note obligée. — Un autre mélange de foulard marron, mousseline brodée et ruban bleu pâle, nous a également frappée.

Mais à côté de ces splendeurs, la maison Gessat-Aubry est pleine de ressources pour la lingerie sérieuse et la broderie simple; on est assuré de trouver en ce sens tout ce qu'il est possible de désirer, depuis le mouchoir à simples initiales entrelacées, la chemise de jour et celle de nuit, jusqu'au bas de pantalons, de jupons, etc.; c'est-à-dire tout ce qui constitue le trousseau proprement dit.

— M^{lle} Marie BATAILLON excelle dans ce que l'on veut bien appeler le costume de voyage; à force de simplicité et de bonne coupe, elle parvient à faire accepter des étoffes qui sans cela passeraient inaperçues.

Par un tour original, une coupe excellente, un je ne sais quoi d'indéfinissable dans les drapés et les garnitures, M^{lle} Marie Bataillon a su donner à sa maison (rue Thérèse, 5) une réputation exceptionnelle. On chercherait vainement ailleurs de semblables qualités. Comme elle a en horreur la copie, on ne trouvera jamais deux fois le même modèle dans ses ateliers; aussi sa clientèle, très-ancienne, lui est-elle restée toujours fidèle.

Nous citerons d'elle une délicieuse toilette de jeune fille, remarquable par sa simplicité. L'étoffe est une grisaille de laine, à tout petits damiers noirs et blancs. Jupon à courte traîne, entouré de trois volants plissés dont la tête est formée de bandes plates en cachemire bleu marine. Tunique princesse entourée de franges bleues; poche très-gracieuse et petit mantelet-fichu ornés de franges semblables.

— De toutes les actualités de la mode, la plus importante aujourd'hui c'est le jupon. Avec une polonaise d'étoffe unie et de ton neutre, on fait passer une série de jupons présentant divers aspects, ce qui donne à bon compte une grande variété de costumes.

Nos lectrices — femmes raisonnables et économes, nous n'en doutons pas — profiteront certainement du conseil; nous le compléterons, du reste, en parlant de la nouvelle spécialité de la maison de PLUMENT, c'est-à-dire du jupon d'été. La dernière visite que nous avons faite rue Vivienne, 33, nous a complètement ravi, par suite du joli choix de jupons de percale fine que nous y avons vu, en toutes couleurs, à rayures et plissés variés. Ils sont vraiment pleins de coquetterie, ces gracieux modèles; ici, c'est une rayure rouge et blanche avec de fins plissés, la rayure en travers alternant avec des plissés en percale noire; là, c'est une rayure bleue et blanche: les plissés, se présentant sous deux aspects, sont surmontés de bandes plates, en bleu uni, qui les soulignent gentiment. Nous n'en finirions pas s'il fallait tout citer: on ne peut en effet imaginer un plus grand nombre de combinaisons différentes de couleurs, de rayures et d'unis; tout a été mis en œuvre par M. de Plument. Nous aimons particulièrement le volant à rayures auquel est adjoint de l'un et qui forme un tout plissé.

Le succès de cette tentative a décidé cette maison à tenir, l'hiver prochain, le jupon de laine et celui de soie. C'est là une précieuse ressource pour les nombreuses clientes de M. de Plument; corsets, jupes, tournures et jupons, voilà l'indispensable de la toilette réuni dans un même centre et, par suite, bien des courses évitées.

Rappelons, en terminant, que le corset *sultane*, à ceinture *Jeanne d'Arc*, est le seul corset admis par les femmes qui veulent s'habiller au goût « colant » de l'époque.

SPÉCIALITÉS

Voulez-vous à jamais faire disparaître les rougeurs, boutons, taches de rousseur, masque de grossesse, etc.? Employez matin et soir le *lait antéphélique* de CANDÈS. C'est le seul produit qui remplace avantageusement la poudre de riz pour les personnes dont la peau se refuse à l'usage de celle-ci.

On coupe le lait antéphélique d'un peu d'eau, chaque fois qu'on veut s'en servir; on en imbibe ensuite un linge que l'on passe sur la peau, après quoi on s'essuie légèrement. Le teint se transforme alors d'une façon visible et le résultat est vraiment merveilleux.

Le *lait antéphélique* se trouve chez l'inventeur, M. Candès, boulevard Saint-Denis, 26.

M. D'A.

A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS,

SOMMAIRE DU 3^e NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} MARY D'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par M. Eugène GAUFES. — Le célibat et le veuvage, par M. L. SPORT. — Autour du monde, par V. P. — THÉÂTRES, par M. Robert HYENNE. — *La Devote du Soleil*, légende guèbre, par M. Emmanuel GONZALÈS. — Portraits d'enfants (V), par M. E. LEGOUVÉ. — L'esprit des bêtes, par L. S. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1338 C, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de campagne. — Patron découpé (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3): paletot genre Louis XV.

Dans le texte: P. n° 318, dessin de M. E. PRÉVAL: chapeau *Cloche*. — G. n° 644, dessin de M. E. THURION: toilette de casino. — G. n° 652, dessin de E. THURION: toilettes de bains de mer. — G. n° 657, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de plage.

Voici le sommaire du journal *La Jeune Mère* pour le numéro du 1^{er} juillet 1876. Rédacteur en chef, D^r BROCHARD.

TEXTE: Causerie du docteur (*Des bains de mer chez les enfants*). L'éducation du nouveau-né (*Allaitement mixte*). Le réveil de l'enfant. Les trois mères. *Berceau improvisé*, poésie. La petite vérole et la vaccine. Rétablissement du tour. — GRAVURES: Crèche Sainte-Rosalie (le lavabo). Jeune fille aux mains jointes, d'après Greuze. Plaisirs de l'enfance.

Bureaux: E. Plon et Cie, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. Prix d'abonnement: un an, 6 fr.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.